

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 francs; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Un bazar au Caire.
Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : Le Caire. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (suite); Fleurette (suite). — RÉCITS HISTORIQUES : Le camp de Washington.

VARIÉTÉS.

LE CAIRE.

L'ancienne capitale de l'Égypte était Memphis, célèbre par le séjour des pharaons. Cette ville était située sur la rive gauche du Nil; ses ruines sont encore un objet d'admiration pour les voyageurs.

La capitale actuelle de l'Égypte est le Caire, ville située à quelques lieues au-dessous de l'ancienne Memphis, mais sur la rive droite, et au pied d'une montagne.

Le Caire est une très-riche et très-florissante cité, peuplée d'environ trois cent mille âmes.

Il y a de belles places, dont quatre très-vastes, une citadelle, de belles mosquées, plusieurs palais.

Il y a aussi, en grand nombre, des bains publics, des aqueducs, des canaux, des citernes, des caravansérails, des cimetières présentant l'aspect de beaux jardins, des bazars.

La gravure ci-jointe représente un de ces bazars.

La ville du Caire n'est pas précisément sur les bords du Nil; elle en est à deux kilomètres; les petites villes de Fostat ou vieux Caire et de Boulak, lui servent de ports et sont considérées comme ses faubourgs.

Cette capitale, prise par les Français en 1798, après la bataille des Pyramides, se révolta contre eux, mais fut promptement réduite. La population musulmane était alors très-fanatique et hostile aux Européens; elle est aujourd'hui plus tolérante et plus sensée.

A. L.

CONTES, HISTORIETTES. DRAMES.

FRANÇOIS LE BOSSU.

M. des Ormes gâte l'affaire.

Paolo tombait de fatigue de ses allées et venues de la journée; il resta à dîner chez M. de Nancé, auquel il raconta la façon bizarre dont Mme des Ormes avait accepté Isabelle. François fut heureux de la certitude du bonheur de son amie Christine, mais une fois la chose assurée, il sentit péniblement le vide que laisserait dans la maison l'absence de sa bonne. Il comprit mieux le sacrifice qu'il avait généreusement conçu pour le bien de sa petite amie, quand il fut accompli. Encore une nuit passée sous le même toit, et sa bonne ne serait plus là pour l'aimer, le consoler dans ses petits chagrins, le câliner dans ses petits maux. Sa tristesse fut de suite aperçue par son père, qui en devina facilement la cause.

« Ton sacrifice est accompli, cher enfant, et malgré le chagrin que te causera l'absence de ta bonne, tu auras toujours la grande satisfaction de penser que tu es l'auteur d'une nouvelle et heureuse vie pour ta petite amie; peut-être serait-elle tombée encore sur une femme méchante comme Mina ou tout au moins indifférente et négligente. Avec Isabelle, il est certain qu'elle sera aussi heureuse que peut l'être un enfant

négligé par ses parents, et ce sera à toi qu'elle devra non-seulement son bonheur présent, mais le bonheur de toute sa vie, car elle sera bien et pieusement élevée par Isabelle.

— C'est vrai, papa, c'est une grande consolation et un grand bonheur pour moi aussi, et je vous assure que je ne regrette pas d'avoir donné ma bonne à Christine, que je suis très-content.... »

Le pauvre François ne put achever; il fondit en larmes; son père l'embrassa, le calma en lui rappelant que sa bonne restait dans le voisinage, qu'il pourrait la voir souvent, et que Christine, qui avait un excellent cœur, lui tiendrait compte de son sacrifice en redoublant d'amitié pour lui. Ces réflexions séchèrent les larmes de François et il résolut de garder tout son courage jusqu'à la fin.

Le lendemain, quand Isabelle dut partir, il demanda à son père la permission d'accompagner sa bonne jusque chez Christine.

M. DE NANCÉ. Certainement, mon ami; mais qui est-ce qui te ramènera ?

FRANÇOIS. Paolo, papa, qui est chez Christine pour ses leçons; nous reviendrons ensemble dans la carriole qui portera les effets de ma bonne, et il me donnera ma leçon d'italien et de musique au retour.

M. DE NANCÉ. Très-bien, mon ami; je te proposerais bien de te mener moi-même, mais je crains d'ennuyer M. et Mme des Ormes qui m'ennuient beaucoup, la femme par sa sottise et son manque de cœur à l'égard de sa fille, et le mari par sa faiblesse et son indifférence. »

François partit donc avec Isabelle; ils préférèrent aller à pied pendant qu'une carriole porterait les malles au château des Ormes. Ils firent la route silencieusement; François retenait ses larmes; la bonne laissait couler les siennes.

ISABELLE. Cher enfant, pourquoi m'as-tu demandé d'entrer chez Mme des Ormes? J'aurais pu encore passer deux ou trois mois avec toi.

FRANÇOIS. Et après, ma bonne, il aurait fallu tout de même nous séparer! Et tu aurais été placée loin de moi, tandis que chez Christine, je pourrai te voir très-souvent. Si tu avais pu rester toujours chez papa!... Mais tu as dit toi-même que n'ayant rien à faire depuis que je sortais sans toi, que je couchais près de papa, que je travaillais loin de toi, tu t'ennuyais et que tu étais malade d'ennui. Tu cherchais une place, et en entrant chez Christine, tu restes près de moi, tu me fais un grand plaisir en me rassurant sur son bonheur, et tu seras maîtresse de faire tout ce que tu voudras, puisque Mme des Ormes ne s'occupe pas du tout de la pauvre Christine.

— Tu as raison, mon François, tu as raison, mais... il faut du temps pour m'habituer à la pensée de vivre dans une autre maison que la tienne, ne pas t'embrasser tous les matins, et tant d'autres petites choses que j'abandonne avec chagrin. »

François pensait comme sa bonne; il ne répondit pas; ils arrivèrent au château des Ormes, ils montèrent chez Christine qui finissait sa leçon avec Paolo. En apercevant François, elle poussa un cri de joie et se jeta à son cou. François déjà disposé aux larmes, s'attendrit de ce témoignage de tendresse et pleura amèrement.

« François, mon cher François, pourquoi pleures-tu?

s'écria Christine en le serrant dans ses bras. Dis-moi pourquoi tu pleures.

FRANÇOIS. C'est le départ de ma bonne qui me fait du chagrin, mais je suis bien content qu'elle soit avec toi; elle t'aimera; tu seras heureuse, aussi heureuse que j'ai été heureux avec elle.

CHRISTINE. Mais alors.... pourquoi l'as-tu laissée partir de chez toi?

FRANÇOIS. Pour que tu sois heureuse. Parce que je craignais pour toi une autre Mina.

CHRISTINE, l'embrassant. François! mon bon cher François! Que tu es bon! Comme je t'aime! Je t'aime plus que personne au monde! Tu es meilleur que tous ceux que je connais! Pauvre François! cela me fait de la peine de te causer du chagrin.

Et Christine se mit aussi à pleurer. Isabelle fit de son mieux pour les consoler tous les deux, et elle y parvint à peu près.

Au bout d'une demi-heure, François fut obligé de s'en aller. Christine demanda à Isabelle de le reconduire jusque chez lui, mais l'heure était trop avancée; il fallait s'habiller et partir pour aller dîner chez Mme de Guibert.

« Nous nous retrouverons dans deux heures, dit Christine à François; et tu verras aussi ta bonne, parce que maman a dit qu'on me remmènerait à neuf heures et que ce serait ma bonne qui viendrait me chercher.

— Quel bonheur! dit François qui partit en carriole avec Paolo et le domestique, après avoir bien embrassé sa bonne et Christine, et tout consolé par la pensée de les revoir toutes deux le soir même.

Isabelle commença la toilette de Christine, et sans la tarabuster, sans lui arracher les cheveux, elle l'habilla et la coiffa mieux que ne l'avait jamais été la pauvre enfant. Elle remercia sa bonne avec effusion, l'embrassa, lui dit encore combien elle était heureuse de l'avoir pour sa bonne et voulut aller joindre sa maman. Elle ouvrait la porte, lorsque M. des Ormes entra.

M. DES ORMES. Comment! déjà prête? Qui est-ce qui t'a habillée? Comme te voilà bien coiffée! Avec qui es-tu ici?

CHRISTINE. Avec ma bonne, papa; c'est elle qui m'a coiffée et habillée.

M. DES ORMES. Quelle bonne? D'où vient-elle? Que veut dire ça? Encore une sottise de ma femme, pensait-il. J'en avais une qu'on m'a recommandée et que j'attendais depuis le déjeuner. Je suis fâché, madame, dit-il en s'adressant à Isabelle, que vous soyez installée ici sans que j'en aie rien su; mais je ne puis confier ma fille à une inconnue et je vous prie de ne pas vous regarder comme étant à mon service.

ISABELLE. Je croyais vous obliger, monsieur, d'après ce que m'a dit Mme des Ormes, en venant de suite près de mademoiselle; mais du moment que ma présence ici vous déplaît, je me retire; vous me permettrez seulement de rassembler mes effets que j'avais rangés dans l'armoire.

L'air digne, le ton poli d'Isabelle frappèrent M. des Ormes qui se sentit un peu embarrassé et qui dit avec quelque hésitation:

« Certainement; prenez le temps nécessaire; je ne veux rien faire qui puisse vous désobliger; vous coucherez ici si vous voulez.

ISABELLE. Merci, monsieur; je préfère m'en retour-

ner chez moi. Adieu donc, ma pauvre Christine; je vous regrette bien sincèrement, soyez-en certaine. »

Christine pleurait à chaudes larmes en embrassant Isabelle. M. des Ormes regardait d'un air étonné l'attendrissement de la bonne et les larmes de Christine, qui s'écria dans son chagrin:

« Dites à mon bon François que je voudrais être morte; je serais bien plus heureuse.

M. DES ORMES. Ah ça! Christine, tu perds la tête. Quelle sottise de te mettre à pleurer parce que je ne garde pas une bonne que je ne connais pas, que personne ne connaît et qui est ici depuis quelques instants, je pense! »

Christine voulut répondre, mais elle ne put prononcer une parole. Isabelle ramassa promptement le peu d'effets qu'elle avait sortis de sa malle, embrassa une dernière fois Christine, et partit en disant:

« J'enverrai demain chercher la malle, monsieur; vous permettrez peut-être que je la laisse ici; mais si elle vous gêne, je demanderai à M. de Nancé de vouloir bien l'envoyer chercher de suite.

M. DES ORMES. M. de Nancé? Vous le connaissez?

ISABELLE. Oui, monsieur; je viens de chez lui.

M. DES ORMES. Comment? Vous seriez.... Mais ne vous a-t-il pas donné une lettre pour moi?

ISABELLE. Non, monsieur; j'en avais une pour madame, qui m'a arrêtée de suite; mais je vous assure que je regrette bien de m'être présentée; si j'avais prévu ce qui m'arrive, je m'en serais bien gardée.

M. DES ORMES. Mon Dieu! mais.... j'ignorais que vous fussiez la personne que devait m'envoyer M. de Nancé; je ne savais pas que vous eussiez vu ma femme; restez, je vous en prie, restez.

ISABELLE. Non, monsieur; il pourrait m'arriver d'autres désagréments du même genre et je ne veux pas m'y exposer; habituée à être traitée par M. de Nancé avec politesse et même avec affection, un langage rude, une méfiance injurieuse, me blessent et me chagrinent. Adieu une dernière fois, ma pauvre petite Christine; le bon Dieu vous protégera. François et moi, nous prions pour vous. »

En finissant ces mots, Isabelle salua M. des Ormes et sortit. Christine se jeta dans un fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et pleura amèrement. Elle ne pouvait aller dîner ainsi chez Mme de Guibert; M. des Ormes, fort contrarié d'avoir agi si précipitamment, réfléchit un instant, laissa Christine et alla trouver sa femme.

Mme des Ormes finissait sa toilette et mettait ses bracelets.

M. DES ORMES. Vous avez arrêté une bonne tantôt.

MME DES ORMES. Non; hier pour aujourd'hui.

M. DES ORMES. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

MME DES ORMES. Parce que le choix d'une bonne me regarde, que vous n'y entendez rien et que je ne suis pas obligée de vous demander des permissions pour agir comme je l'entends.

M. DES ORMES. Votre cachotterie est cause d'un grand désagrément pour nous. Ne connaissant pas cette bonne, je l'ai renvoyée.

MME DES ORMES, stupéfaite. Vous l'avez renvoyée! Mais vous avez perdu le sens! Jamais je ne retrouverai une femme sûre comme cette Isabelle! Courez vite; retenez-la; dites-lui de venir me parler.

M. DES ORMES, *embarrassé*. C'est trop tard; elle est partie.

MME DES ORMES, *avec colère*. Partie! C'est trop fort! c'est trop bête! c'est méchant pour Christine que vous prétendez aimer, grossier pour moi qui ai choisi cette femme, injurieux pour cette pauvre bonne, et impertinent pour M. de Nancé qui me la recommande comme une merveille.

M. DES ORMES. Je suis désolé vraiment....

MME DES ORMES. Il est bien temps de se désoler quand la sottise est faite. Et voilà l'heure de partir pour ce dîner! Brigitte, allez chercher Christine.

Cinq minutes après, Christine entra, les yeux et le nez rouges et bouffis, les cheveux en désordre, la robe chiffonnée.

MME DES ORMES. Quelle figure! Qu'est-ce qui t'est arrivé pour te mettre en cet état? Tu ne peux pas aller, ainsi faite, chez Mme de Guibert. Il faut te recoiffer et te rhabiller. Va chercher ta bonne.

— Ma bonne est partie, dit Christine en recommençant à sangloter.

MME DES ORMES. Ah! c'est vrai! Alors, viens tout de même comme tu es.

M. DES ORMES. Elle ne peut pas aller chez Mme de Guibert sanglotante, décoiffée et chiffonnée.

MME DES ORMES. Taisez-vous et laissez-moi faire; je sais ce que je fais. Viens, Christine.

Mme des Ormes repoussa son mari, monta dans la voiture, prit Christine près d'elle, et dit au cocher: « Chez M. de Nancé. »

M. DES ORMES. Comment? vous ne m'attendez pas? Vous allez chez M. de Nancé? Pourquoi faire? c'est ridicule.

MME DES ORMES. Je sais ce que je fais et vous, vous ne savez pas ce que vous faites. Allez, Daniel.

Daniel partit, laissant M. des Ormes stupéfait et très-mécontent. Une demi-heure après, il fit atteler une petite voiture découverte et partit de son côté.

Mme des Ormes raccommode l'affaire.

Mme des Ormes arriva chez M. de Nancé au moment où la voiture de ce dernier arrivait au perron.

M. de Nancé parut seul et fut très-surpris de voir Mme des Ormes et Christine descendre de leur voiture.

MME DES ORMES. Monsieur de Nancé, attendez un instant; où est Isabelle? Il faut que je lui parle. M. des Ormes a fait une sottise comme il en fait si souvent. Ne connaissant pas Isabelle, il l'a prise pour une aven-



François et Christine la firent entrer de force. (Page 117, col. 1.)



François retenait ses larmes. (Page 114, col. 2.)

turière et l'a fait partir ne sachant pas que je l'avais vue et arrêtée. Il est fort contrarié, je suis désolée, Christine est désespérée, et il faut que je voie Isabelle et que je la ramène chez moi.

M. DE NANCÉ. Madame, à vous dire vrai, je ne crois pas que vous réussissiez, car elle doit être fort blessée du procédé de M. des Ormes; elle n'est pas encore de

retour; revenant à pied par la traverse, elle sera ici dans un quart d'heure.

MME DES ORMES. Eh bien, je l'attendrai chez vous. Je ne pars pas avant d'avoir arrangé cette affaire.

Un peu contrarié, M. de Nancé lui offrit le bras et la mena dans le salon, où ils trouvèrent François qui venait rejoindre son père; il fit un cri de joie en voyant

Christine et une exclamation de surprise en apercevant ses yeux rouges et les traces de ses larmes.

FRANÇOIS. Christine, qu'as-tu? Pourquoi viens-tu? Qu'est-il arrivé?

— Ta bonne est partie, dit Christine recommençant à sangloter.

FRANÇOIS. Partie! Ma bonne! Et pourquoi?

CHRISTINE. Papa l'a renvoyée.

FRANÇOIS. Renvoyé ma bonne! ma pauvre bonne! et pourquoi?

CHRISTINE. Je ne sais pas; il ne la connaissait pas.

François resta muet; combattu entre la joie de ravoira bonne pour quelque temps encore et le chagrin de Christine, il ne savait ce qu'il devait regretter ou désirer. Mme des Ormes expliquait à M. de Nancé la gaucherie de M. des Ormes; M. de Nancé, ne sachant s'il devait l'accuser avec Mme des Ormes ou combattre l'accusation, gardait le silence. En ce moment on vit Isabelle passer dans la cour et rentrer; François et Christine coururent à elle.

« Amenez-la, amenez-la, » criait Mme des Ormes.

François et Christine la firent entrer de force dans le salon. Mme des Ormes courut à elle :

« Ma chère Isabelle, je viens vous chercher. Vous allez revenir chez moi; M. des Ormes n'a pas le sens commun; il ne vous connaissait pas et il voulait avoir, il attendait, Isabelle, bonne de François de Nancé; c'est donc pour vous avoir qu'il vous a renvoyée si brutalement. Mais n'y faites pas attention; il est honteux et désolé; Christine ne fait que pleurer; tout le monde est dans le chagrin. Vous reviendrez, n'est-ce pas? »

ISABELLE. Madame, je dois avouer que la manière dont m'a parlé M. des Ormes m'a fort peiné et que je crains d'avoir à recommencer des scènes de ce genre.

MME DES ORMES. Jamais, jamais, ma bonne Isa-

belle; croyez-le et soyez bien tranquille pour l'avenir. Je défendrai à mon mari de vous parler; personne ne trouvera à redire à rien de ce que vous ferez; Christine vous obéira en tout.

— Oh oui! en tout et toujours, s'écria Christine se jetant au cou d'Isabelle.

— Ma bonne, ne repousse pas ma pauvre Christine, lui dit tout bas François en l'embrassant.

ISABELLE. Mes chers enfants, je veux bien oublier ce qui s'est passé, mais M. des Ormes voudra-t-il à l'avenir me traiter avec les égards auxquels m'a habituée M. de Nancé?

MME DES ORMES. Oui, je vous réponds de lui, ma chère Isabelle; il ne s'occupe pas de Christine, vous ne le verrez jamais; je ne sais quelle lubie lui a pris aujourd'hui.

ISABELLE. Alors, puisque madame veut bien me témoigner la confiance que je crois mériter, je suis prête à retourner chez madame. Mais, Mlle Christine est toute décoiffée et chiffonnée; elle ne peut pas dîner ainsi avec ces dames.

MME DES ORMES. Vous viendrez avec nous et vous l'arrangerez là-bas ou en route; ça ne fait rien.

Voyons, partons tous; nous sommes en retard. Monsieur de Nancé, venez avec moi dans ma voiture; les enfants et Isabelle suivront dans la vôtre.

M. de Nancé, trop poli pour refuser cet arrangement, offrit le bras à Mme des Ormes et monta dans sa calèche. Isabelle et les enfants montèrent dans le coupé de M. de Nancé. Ils arrivèrent tous un peu tard chez les Guibert, mais encore assez à temps pour n'avoir pas dérangé l'heure du dîner. Quelques instants après, M. des Ormes entra; il avait perdu du temps en faisant un détour pour s'expliquer avec Isabelle au château de Nancé; tout le monde en était parti, et lui-même vint les rejoindre chez les Guibert. Après avoir salué M. et Mme de Guibert, il s'avança vivement vers M. de Nancé.



Je ne puis confier ma fille à une inconnue. (Page 115, col. 1.)



Ils avaient complété de fumer. (Page 118, col. 2.)

« J'ai bien des excuses à vous faire, monsieur, du mauvais accueil que j'ai fait à la personne recommandée par vous, mais j'ignorais que vous eussiez écrit à ma femme, qu'elle ait vu la bonne de François, qu'elle l'ait prise de suite, et comme je ne connaissais pas de vue cette bonne, que je tenais beaucoup à elle précisément, et que je l'attendais d'un instant à l'autre, j'ai craint quelque originalité de ma femme; elle a déjà pris, sans aucun renseignement, cette Mina que j'ai renvoyée, et j'ai craint pour Christine une seconde Mina; je suis fort contrarié de ma bêtise, et je vous demande de vouloir bien faire ma paix avec la bonne de François et obtenir d'elle qu'elle rentre chez moi pour le bonheur de Christine.

M. DE NANCÉ. Mme des Ormes est déjà venue arranger votre affaire, monsieur. Isabelle a repris son service près de Christine; elle est ici avec les enfants.

M. DES ORMES. Mille remerciements, monsieur; je suis heureux de savoir par vous cette bonne nouvelle.

Le dîner fut annoncé, et M. des Ormes quitta M. de Nancé pour offrir son bras à Mme de Sibrant; on se mit à table. Les enfants dinaient à part dans un petit salon à côté; les jeunes Sibrant et les Guibert regardaient d'un air moqueur François et Christine qui avaient tous les deux les yeux rouges; la toilette de Christine avait été imparfaitement arrangée.

« Pourquoi Mina t'a-t-elle si mal coiffée et habillée, Christine? demanda Gabrielle.

CHRISTINE. D'abord, je n'ai plus Mina.

GABRIELLE. Plus Mina! Que j'en suis contente pour toi! Pourquoi est-elle partie?

CHRISTINE. C'est papa qui l'a chassée hier matin.

BERNARD. Chassée! Racontez-nous cela, Christine; ce doit être amusant!

HÉLÈNE. Est-ce qu'il a mis sa meute après elle?

MAURICE. Oui, sa meute composée du chien de garde et d'un basset.

CHRISTINE. Je ne vous raconterai rien du tout puisque vous parlez ainsi de papa et de ses chiens.

CÉCILE. Oh! je t'en prie, Christine!

CHRISTINE. Non, je le dirai après dîner à Bernard et à Gabrielle, mais à vous autres, rien.

CÉCILE. Tu es ennuyeux, Maurice, avec tes méchancetés.

MAURICE. Je n'ai rien dit de méchant; demande au chevalier de la Triste-Figure¹.

CHRISTINE. Qui appelez-vous comme ça?

MAURICE. Votre chevalier, ébouriffé comme vous, et qui a les yeux gonflés comme vous, ce qui fait croire qu'on vous a administré une correction à tous les deux.

CHRISTINE. On administre des corrections aux méchants comme vous, à des garçons mal élevés comme vous. Mon bon François est toujours bon, et s'il a les yeux rouges, c'est par bonté pour moi et par bonté pour sa bonne. Et s'il a l'air triste, c'est parce qu'il est bon; il est cent fois mieux avec son air triste et doux que s'il avait l'air sot et méchant.

ADOLPHE. Avec ça, il a une belle tournure, une belle taille

CHRISTINE. Attendez qu'il ait vingt ans et nous verrons lequel sera le plus grand et le plus beau de vous deux.

MAURICE. Ha, ha, ha! quelle niaiserie! attendre huit ans!

Christine, rouge et irritée, allait répondre, lorsque François l'arrêta.

FRANÇOIS. Laisse-les dire, ma chère Christine! Ces pauvres garçons ne savent ce qu'ils disent; ne te fâche pas, ne me défends pas. Quel mal me font-ils? Aucun. Et ils se font beaucoup de mal à eux-mêmes en se faisant voir tels qu'ils sont. Tu vois bien que toi et moi nous sommes vengés par eux-mêmes.

BERNARD. Bien répondu, François! bien dit! Tu sais joliment te défendre contre les méchantes langues.

FRANÇOIS. Je ne me défends pas, Bernard, car je ne me crois pas attaqué. Je calme Christine, qui allait s'emporter.

Bernard, Gabrielle et Mlles de Guibert se moquèrent de Maurice et d'Adolphe, qui ne savaient que répondre à François; et tout en riant et en causant, le dîner s'avavançait et on en était au dessert. Maurice et Adolphe, pour dissimuler leur embarras, mangèrent si abondamment que le mal de cœur les obligea de s'arrêter. Les autres enfants firent des plaisanteries sur leur glotonnerie.

HÉLÈNE. On dirait que vous mourez de faim chez vous.

CÉCILE. Ou bien que vous ne mangez rien de bon à la maison.

BERNARD. Vous serez malades d'avoir trop mangé.

GABRIELLE. Et personne ne vous plaindra.

Maurice et Adolphe, mal à l'aise et honteux, ne répondaient pas; ils avaient fini leur repas. On sortit de table; tout le monde descendit au jardin; les enfants se mirent à jouer et à courir, à l'exception de Maurice et d'Adolphe qui restèrent au salon, à moitié couchés dans des fauteuils. Ils avaient comploté de s'emparer de quelques cigarettes qu'ils avaient vues sur la cheminée et de fumer quand ils seraient seuls; leurs parents leur avaient expressément défendu de fumer, mais ils n'avaient pas l'habitude de l'obéissance et ils firent en sorte qu'on ne s'aperçût pas de leur absence.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

FLEURETTE.

VI

Après avoir débarqué sur le rivage, Fleurette dirigea sa marche du côté qui lui parut le plus agréable; tous les objets qui s'offraient à ses yeux la frappaient de surprise. Les arbres étaient d'une hauteur démesurée et leurs fruits d'une grosseur si extraordinaire, que les cerises lui paraissaient aussi grosses que sa tête; les abricots, les pêches, les noisettes, leur étaient proportionnés; elle rencontra même un chou dont la plus petite feuille put la mettre tout entière à l'abri du soleil.

Elle marcha plusieurs jours dans cette solitude, se nourrissant du pain noir qu'elle trouvait toujours en quantité suffisante dans son panier, et de quelques fruits gâtés que le vent, de temps en temps, faisait tomber à ses pieds; la nuit elle se mettait à l'abri dans le creux des arbres, et se faisait une couche assez peu commode avec des feuilles sèches: la pauvre Fleurette mourait d'ennui dans ce beau désert.

Un jour que, plus triste encore que de coutume, assise près d'une masse de belles roches de granit tout

1. Surnom donné à un fou nommé don Quichotte.

incrustées de pierres qui brillaient au soleil comme topazes, rubis et saphirs, elle réfléchissait au moyen de se tirer de la pénible situation où elle se trouvait, elle éprouva tout à coup une grande frayeur, en entendant comme des plaintes, de sourds gémissements, qui semblaient venir de la roche même sur laquelle elle était appuyée.

« Ah! bon Dieu, dit-elle, est-ce que, dans ce singulier pays, à défaut des hommes qu'il semble ne point posséder, les pierres auraient la faculté de parler et de se plaindre? »

Et elle fut tentée de fuir loin de ces rochers, mais la curiosité l'y retint; une plainte plus forte, plus douloureuse, frappa bientôt de nouveau son oreille.

« O mon Dieu! disait une voix qui semblait celle d'une jeune fille, faudra-t-il mourir ici sans secours! »

Et des sanglots, des gémissements qui touchèrent bien fort le cœur de la pauvre Fleurette, succédèrent à ces mots; notre héroïne, que la pitié rendit à l'instant courageuse, se hasarda à grimper sur la roche d'où la voix semblait partir, et elle ne tarda pas à s'apercevoir que les gémissements qu'elle entendait venaient d'une étroite fissure pratiquée entre les anfractuosités du rocher. Elle se pencha sur cette ouverture, et dit de sa plus forte voix :

« Qu'avez-vous donc, pauvre fille, et où êtes-vous? »

— Je suis dans l'ancre où la reine de ce pays tient ses prisonnières.

— Et quelle est la reine de ce pays?

— C'est la terrible ogresse qu'on appelle Insatiable; rien qu'à la voir on se sent mourir de peur; elle est aussi grande que les plus grands arbres de nos forêts; ses cheveux ressemblent à des serpents, et, lorsqu'elle marche, la terre tremble sous ses grands pieds....

— Et pourquoi vous a-t-elle mise en prison?

— Pour me dévorer, comme elle fait de toutes les petites filles qui mettent le pied dans ce maudit pays.

— Ah! bon Dieu! dit Fleurette, j'ai grande envie de me sauver!

— Au nom du ciel! par pitié! venez à mon aide!

— Et que puis-je pour vous?

— Je ne sais; mais il me semble que si vous le voulez bien, vous pourriez m'aider à sortir d'ici. »

Malgré sa frayeur, Fleurette réfléchit qu'en effet, en se servant de son talisman, elle pourrait délivrer la pauvre captive. Elle hésitait, cependant; un peu d'égoïsme lui disait que ce serait faire le sacrifice d'une des précieuses fleurs dont elle était si économe pour elle-même; et elle dit à la prisonnière :

« Mais pourquoi êtes-vous venue dans ce dangereux pays? »

— Oh! c'est bien ma faute si j'y suis; notre ferme est près des frontières du royaume de cette terrible ogresse; et, dans mon pays, tous les parents recommandent à leurs enfants de ne jamais mettre le pied dans ce maudit royaume; mais la malicieuse ogresse, pour les attirer, a fait planter sur ses limites des arbres si magnifiques et qui portent de si excellents fruits, que toujours quelques petits gourmands se laissent tenter et passent la frontière; une des affreuses ogresses sur lesquelles règne cette abominable reine, ne manque jamais de se trouver là, à point nommé, pour s'emparer d'eux, et c'est ainsi que, par ma faute, je suis tombée dans le piège et vais peut-être, dans quelques instants, être la proie de cette horrible reine. »

Et la pauvre fille se mit à pleurer et sangloter de manière à toucher le cœur le plus dur. Fleurette ne put plus y tenir; elle frappa le rocher de sa branche fleurie de laurier-rose; il se fendit, et l'intérieur d'une sombre grotte, où se trouvait une jeune fille toute désolée, s'offrit à ses regards.

La joie qu'éprouva cette enfant en se voyant hors de prison, l'empêcha de prendre garde à la merveilleuse manière dont s'était opérée sa délivrance; elle se jeta aux genoux de sa bienfaitrice, qui la releva en lui disant :

« Maintenant, si vous savez une route qui mène hors de ce pays, suivons-la sans perdre un instant.

— Vous avez raison; la frontière où j'ai été saisie par l'ogresse n'est pas loin d'ici; venez, nous serons bientôt dans mon pays. »

Les deux petites filles se mirent à marcher à grands pas.

Après une demi-heure de cette marche précipitée, la petite fille s'écria :

« Ah! mademoiselle, sommes-nous heureuses! Nous voici dans mon pays, tout près de la ferme d'un ami de mon père. »

Elles furent fort bien reçues à cette ferme, et, après y avoir déjeuné avec du laitage et des œufs frais, elles poursuivirent leur chemin. Elles marchèrent jusqu'au soir. Marguerite (ainsi se nommait la jeune paysanne) dit enfin :

« Nous n'avons plus qu'à traverser un petit bois et une rivière sur laquelle il y a un petit pont qui n'est pas trop solide, et nous arriverons à notre grand pré. »

Elle achevait à peine ces mots, lorsqu'un vent très-violent, suivi d'une grosse pluie, vint les assaillir; elles traversèrent cependant le bois et arrivèrent près du pont, éclairées à peine par un faible crépuscule.

(La fin au prochain numéro.) MME BOUQUET.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE CAMP DE WASHINGTON.

Lorsque les colonies anglaises de l'Amérique se insurgèrent contre l'Angleterre en 1774, une armée se forma dans leur sein pour soutenir ce mouvement.

Cette armée, levée à la hâte et mal disciplinée, n'était guère que de quinze mille hommes; elle obéissait à plusieurs chefs qui étaient rarement d'accord.

Les députés des colonies insurgées se réunirent en congrès à Philadelphie. Le premier soin de ce congrès fut de nommer un général en chef à qui tous les autres devaient obéir.

L'unanimité des suffrages se réunit sur George Washington, qui s'était déjà signalé par ses talents et par son courage comme adjudant général des milices de Virginie.

Ce choix était d'autant plus heureux, que Washington, d'un caractère grave et réservé, s'était toujours fait remarquer par sa modération.

Nommé général en chef le 15 juin 1775, il se rendit aussitôt à son camp.

L'armée n'avait ni ingénieurs, ni canonniers; elle manquait de munitions; le plus grand désordre y régnait; point d'uniformes, chacun s'habillait à sa guise et agissait à sa volonté.

Washington établit la discipline, procura aux soldats

de la poudre et des balles ainsi que des baïonnettes, et arma de carabines des compagnies de chasseurs, qui devinrent bientôt l'élite de l'armée américaine.

Mais les soldats ne se croyaient pas astreints à servir

plus longtemps qu'ils ne voulaient ; ils quittaient le camp lorsque cela leur plaisait.

Il fallut toute la fermeté de Washington pour les retenir sous les drapeaux, et pour leur faire signer un



Camp de Washington.

engagement de trois ans, qui fut converti plus tard en un engagement pour toute la durée de la guerre.

Dès lors Washington eut véritablement une armée et put entreprendre contre les Anglais ces campagnes mémorables qui, grâce à l'appui de la France et au

concours d'un corps d'armée français, amenèrent en 1783 la fin de la guerre et assurèrent l'indépendance de ces colonies.

Elle prirent le nom d'États-Unis de l'Amérique septentrionale.

A. L.